

Rapide comme l'éclair

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger^{re}, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NOUVEAUX ABONNÉS



Les personnes qui prendront
un abonnement d'UN AN, à
dater du 1^{er} avril prochain, rece-
vront GRATUITEMENT les
numéros du trimestre courant
(1^{er} janvier au 31 mars).

Vert et blanc, noir.

Plusieurs Vaudois se trouvent actuellement
dans l'Etat indépendant du Congo. Quelques-
uns y occupent des postes en vue. Le plus
connu est M. le docteur Vourloud, directeur
du service sanitaire. Après dix années passées
en ces chauds et humides parages, M. Vour-
loud était revenu à Lausanne avec l'intention
de s'y fixer tout à fait; mais la nostalgie du
continent noir l'a pris et il s'est rembarqué
pour Boma et Léopoldville.

Un autre de nos compatriotes, M. Paul Brun,
dont la *Revue du Dimanche* publie les lettres,
est le chef d'une mission chargée par le gou-
vernement de recherches minières dans de
certaines parties du territoire de l'Etat indé-
pendant.

D'autres Vaudois encore, des Neuchâtelois
et des Genevois, portent le titre d'agents de
première classe et sont chefs de comptoirs
commerciaux ou de centres agricoles créés
par le gouvernement et relevant de celui-ci.
Des extraits de leur correspondance ont été
réunis dans un grand ouvrage illustré que
vient de publier M. J. Boillot-Robert, consul
du roi des Belges.

Bien que ce livre ne montre guère que les
côtés séduisants de la vie au Congo et ne dise
à peu près rien de ses dangers pour les Euro-
péens, nous en reproduisons ci-dessous quel-
ques fragments, empruntés aux récits de nos
compatriotes.

La forêt équatoriale.

De M. Ami Grasset :

Bumba, ce 19 novembre 1902.

Le Congo est le pays le plus beau que j'aie ja-
mais vu, et la forêt équatoriale est grandiose; j'y ai
fait quelques excursions; pour cela, il faut suivre
les petits sentiers des noirs, où l'on ne peut passer
qu'à la file indienne, à travers les herbes appelées
ici brousse et qui ont à peu près trois mètres de
hauteur.... Ce qui est à craindre ici, ce sont les ser-
pents, qui atteignent parfois la longueur de neuf
mètres; toutefois, ils sont polis, car ils signalent
leur présence par un sifflement, et l'on a toujours
le temps de se retirer. Le léopard fuit l'homme;
par contre, le buffle est assez vindicatif. L'antilope
peuple la brousse, de même que des nuées d'oi-
seaux, tous plus beaux les uns que les autres; je
remarque entre autres le merle métallique, bleu et
vert, le moineau jaune et rouge, le héron à aigrette
blanche, dont les plus belles plumes de la tête, en
forme d'aigrette, valent 800 francs le kilo.

* Léopold II et le Congo — Nos fils au Continent noir. —
Par J. BOILLOT-ROBERT, consul de S. M. le roi des Belges.
Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs. Paris, Bureau de
vente des publications coloniales officielles. — Anvers, Jean
Pauwels, directeur de la *Tribune congolaise*.

Tranquille comme à Lausanne.

De M. Ami Grasset :

Kalembe-Lembé, le 22 janvier 1903.

.... Je m'occupe spécialement du transit des mar-
chandises et des courriers pour Uvira et Kassongo.
J'ai vingt-et-un soldats, vingt travailleurs et natu-
rellement les indigènes comme porteurs de cara-
vane. Le transit est énorme; j'ai reçu en huit jours
600 charges de porteurs et j'en ai expédié 400. Seul
avec les indigènes, cela me plaît beaucoup. Je suis
ici aussi tranquille qu'à Lausanne. Pas un moment
de crainte à avoir; au contraire, les chefs indigènes
montrent beaucoup de déférence dans leurs rap-
ports avec nous.

Le Léman du Congo.

De M. Ami Grasset :

Uvira, ce 14 février 1903.

J'ai quitté Kalembe-Lembé et suis arrivé hier à
Uvira, poste situé sur les rives du lac Tanganika.

Le voilà donc, ce lac si célèbre, ce lac cher à Li-
vingstone, qu'il aimait entre tout dans cette Afrique
qu'il venait d'explorer! En face de moi, à quinze ou
seize kilomètres de distance, se distingue la pres-
qu'île boisée et montagneuse de Lubuvar, rappé-
lant à s'y méprendre notre lac et ses montagnes
d'en face, le Grammont et la Dent d'Oche; mais le
charme de la nature n'y est pas; les pâturages
manquent et la neige n'existe pas ici; une brise lé-
gère nous amène la fraîcheur; il fait bon ici comme
chez nous l'été; du reste, le pays est sain et l'alti-
tude est de 850 mètres au-dessus du niveau de la
mer....

C'est donc ici que vont se passer environ trois
ans de mon existence, dans ce coin ensoleillé et
bénédict de la nature, au milieu d'une bande grouil-
lante de porteurs noirs et de payeurs. Eh bien,
ces noirs finissent par me plaire. Grands, beaux et
forts, ce sont de robustes gaillards et l'on a du plai-
sir à causer *hiswahili* avec eux. J'inspire le res-
pect et tous font place pour laisser passer le blanc.

Les crocodiles.

De M. Georges Grellet, lieutenant :

Nous devons remonter l'Itimbi et le Rubi jusqu'à
Ihembo, soit cinq jours en pirogue.

Le voyage est très peu varié; il s'effectue entre
des rives garnies d'arbres et d'arbustes d'un feuil-
lage vert très foncé, taché par-ci par-là de fleurs
d'un rouge très vif. En fait de faune, l'on ne voit
guère que des singes et de temps en temps des
hippopotames et des crocodiles, du reste parfaite-
ment inoffensifs, si on ne les attaque pas. Le cro-
codile ne se régale de chair humaine que le matin
ou le soir, et ce sont toujours des noirs qui, malgré
notre interdiction, se baignent individuellement et
non en bande; car lorsque nous envoyons nos
noirs au bain, nous avons soin de tirer quelques
coups de fusil pour éloigner les crocodiles.

Le téléphone sans fil.

De M. Pierre Monnier, de Genève :

Je me fais expliquer par mon compagnon le fonc-
tionnement du tam-tam, véritable téléphone sans
fil. C'est un fragment de tronc d'arbre, variant de
diamètre et de longueur, et évidé à l'intérieur; ex-
térieurement, ce billot de bois a l'air intact, sauf
une ouverture longitudinale de quelques centimè-
tres de largeur coupant son sommet et séparant
l'instrument en deux parties. Celles-ci, frappées à
l'aide de battants de bois caoutchoutés à leurs ex-
trémités, rendent deux sons différents. C'est à
l'aide de ces deux sons et d'un tambourinage très
long, très rapide et très subtil que les indigènes se

communiquent les nouvelles souvent à plusieurs
kilomètres.

Le cake-walk.

De M. Albert Kunz :

.... Nous arrivons au premier village à quatre heu-
res du soir, par des sentiers souvent impraticables.
Les indigènes de Busangu, c'est le nom du village,
leur chef Kongosamo en tête, viennent à ma ren-
contre pour me souhaiter la bienvenue au milieu
d'eux. Les hommes sont porteurs de leurs arcs, flè-
ches et lances; les femmes se contentent de porter
leur progéniture. Tout ce monde crie, gesticule,
gambade, à faire croire à une attaque. Arrivé à
quelques mètres environ de cette bande de fous,
une idée baroque me vient à l'esprit. Me souvenant
que je savais quelque peu le quadrille, je me mets
à en exécuter une ou deux figures en criant, sau-
tant et gesticulant comme eux. Ah! le *cake-walk*
endiablé! Je m'en souviendrai toute ma vie.

Alors, ce ne fut plus de la joie, mais du délire
qui s'empara de mes pauvres indigènes. Sans l'in-
tervention des soldats, je crois qu'ils m'auraient
porté en triomphe. Cette scène se répéta à peu près
dans tous les villages visités, et parce que j'ai
dansé avec eux, que je ne les brusque jamais sans
raison, que je prends mes enfants dans mes bras,
je suis un bon blanc.

Rapide comme l'éclair. — Entre jeunes
filles :

— Raconte-moi donc, ma chère Juliette, tes
impressions quand ton fiancé t'embrassa pour
la première fois.

— Que veux-tu que je te dise, cela s'est fait
si vite, si vite, que je n'ai pas même eu le
temps de rougir.

Il ne se fâche pas. — Mon cher Daniel,
ne te fâche donc pas ainsi.

— Mais je ne me fâche pas, sacré mille mil-
lions de tonnerres!

L'épicière.

Derrière son comptoir,
La vieille demoiselle
Attend, quand vient le soir,
La clientèle.

Dans son fauteuil d'osier
Elle est là qui tricote,
Sèche comme papier,
Déjà vieillotte.

Elle a des cheveux blancs,
Des rides, plus de mille!
Pourtant, ses doigts tremblants
Restent agiles.

Lorsqu'il entre un client,
Elle quitte sa chaise,
Et, toujours souriant,
Mesure ou pèse.

Elle adore jaser,
Comme toutes les femmes,
Et s'oublie à causer
Avec les dames;

En pantoufles, sans bruit,
Elle va, vient, légère;
Jusqu'au seuil reconduit
Les ménagères...